

Les arbres étaient pour la plupart des chênes et quand je venais, pour les vacances, en juillet, leur écorce était grasse de lessive. Les troncs moussaient. Je voulais toujours laver les arbres, à peine arrivée. Elle aime rendre service, disait ma grand-mère. Mon père estimait, chaque année, la hauteur des chênes. Au lieu d'employer la méthode qui consiste à mesurer d'abord l'ombre d'un bâton d'un mètre de longueur puis l'ombre portée du chêne, il mesurait l'arbre à l'échelle de sa peur de l'eau. Il imaginait qu'une inondation serait assez puissante pour engloutir les chênes. Il se croyait dans l'eau, il disait qu'un plafond arrive là, en tendant le bras loin au-dessus de sa tête, puis il multipliait le nombre de plafonds et d'étages que l'on pourrait accumuler pour dire enfin que, le jour où il y aurait une inondation, le faîte de ce chêne n'affleurerait pas plus que les cheminées d'un immeuble de quatre étages. Ma mère et ma grand-mère n'étaient pas sensibles à la hauteur. C'est le diamètre des troncs qui les hantaient. Et je crois bien qu'elles mettaient autant de précision à entourer les chênes avec leurs bras ou un mètre-ruban qu'à prendre leur propre tour de taille quand elles s'apprêtaient à commander des combinaisons par correspondance. Je les ai vues éblouies par le simple fait que le mètre cinquante d'un ruban de couturière ne suffise pas au diamètre d'un tronc. Et je leur voyais un sourire à la fois sceptique et nerveux qui leur raidissait les joues. Mon oncle me donna la clé de leur sourire et de leur passion du diamètre quand je l'entendis parler du rut des chênes et du plaisir qu'il prendrait avec eux si seulement son cul avait les dimensions d'un cratère ou d'une voûte crevée. Je n'ai pas revu les chênes à l'âge où j'aurais eu la science de les mesurer.

Dans le parc, je faisais des moulinets avec les bras pour donner l'image de quelqu'un qui s'active ou bien je prenais une baguette que je dirigeais contre les arbres et contre les fleurs et contre tous les rosiers qui étaient la gloire de ma grand-mère. Elle prétendait, en s'occupant des roses qui portaient des noms de généraux, lutter à sa manière contre la vieillesse et, en effet, les rosiers lui détruisaient les mains avec bien plus de sûreté que l'âge mais ces blessures-là, bien que profondes, guérissaient un peu et ma grand-mère avait ainsi l'illusion que la vieillesse est un processus sanglant et douloureux comme l'égratignure et que l'on guérit, comme elle, avec du mercurochrome et des produits asséchants.

Mon grand-père et mon père qui aspergeaient la voiture, je les imitais, en tournant sur moi-même. J'aimais imiter la vie, c'est-à-dire les forces qu'il faut déployer pour la vivre. Je mimais des efforts de rhabdomancien pour tenir la baguette et lui rendre les qualités musculeuses et agitées d'un tuyau d'arrosage quand l'eau le parcourt à pleine puissance.

Je lavais les arbres avec beaucoup de mousse, pour qu'ils en soient couverts et débordants comme ma soeur qu'il avait fallu frictionner avec un

savon antibactérien depuis qu'elle s'était approchée tout près de la voiture, l'année d'avant, en jouant avec une poupée qui avait des perles dans les cheveux et deux plumes blanches en guise de robe. Ils lui avaient dit de ne pas s'approcher de la voiture, personne n'avait le droit de s'approcher de la voiture à cause du capot qui risquait de retomber et tremblait sous le vent, soutenu seulement par une longue tige, comme une voile de tôle. Je savais que la tige qui soutient le capot n'était pas plus sûre qu'une toupie à la pointe émoussée. Et ma soeur s'avancait vers ce capot, en faisant semblant de caresser les plumes qui formaient la robe de la poupée. Mais en réalité, au lieu de les peigner, elle les rebroussait, et il était facile de voir qu'elle ne regardait pas ses doigts, ni la poupée, mais uniquement la voiture. Ma soeur avait un prénom composé mais on l'appelait Marie, tout court. Je disais Mahi. Et pour m'appeler, moi, ma soeur disait Luce, sans changer une seule lettre, alors que mon père disait Puce. Mahi a longé la voiture en pataugeant dans les rigoles.

Cramponnée à un minuscule chêne, fin et vert comme un osier, pas plus haut qu'un bouquet, je l'ai regardée faire. En même temps, je me laissais aller sur le côté et m'accrochais au petit chêne, comme s'il avait été une corde solidement nouée à un anneau de fer, sur un quai. Je tanguais en me tenant au petit chêne. Il me sciait la main. Il était lisse et sans écorce aucune, la condensation le rendait collant. Il y avait toujours de la brume là-bas, même en juillet.

Il est tombé. Ma mère et ma grand-mère mettaient des draps propres dans le canapé-lit. Les oreillers s'aéraient sur l'appui de la fenêtre. Le capot est tombé. Il fallut recoudre Mahi, son cuir chevelu, et une partie de son oreille.

Ma grand-mère remettait souvent de l'eau et du produit à vaisselle dans ma bassine parce que je la renversais. Je cherchais toujours la chienne du regard mais la chienne se tenait trop loin pour que je puisse faire sa conquête. Les chiens voient gris. Je cherchais à comprendre comment la chienne pouvait voir grises ma robe de vichy rouge et mes sandales blanches, grises comme seraient plus tard les joues de mon père, à cause d'un problème de coeur, c'est-à-dire d'irrigation, mais on lui voyait déjà sur une joue un court trajet de veine noire et tout le monde pensait qu'un morceau de charbon était resté sous sa peau, comme une épine ou un éclat. Et j'ai cru aussi au morceau de charbon, tout en étant très étonnée que mon père ne fasse pas plus d'efforts pour le faire disparaître avec un peu de savon et un gant rêche.

La chienne m'intimidait. Je perdais mon équilibre et mes moyens quand je pensais qu'elle allait me regarder. Alors je posais les pieds n'importe où, je glissais dans mes sandales à cause de l'eau savonneuse, les boucles ne suffisaient pas à maintenir mon pied sur la semelle, je tombais comme si le

sol avait été aussi fuyant qu'une patinoire. Ce mouvement brusque éloignait la chienne, aussi sûrement que l'odeur de l'eau mousseuse dans la bassine.

Je me calais contre l'arbre, un pied en arrière, un genou plié en avant. Des heures, je brossais le tronc des chênes. De l'écorce se détachait et sous cette poussière grise, se remettaient à vibrer des larves, couleur ivoire. Ma grand-mère était de la même couleur, sous les bras, là où un bourrelet de ses seins passait par dessus son soutien-gorge et venait se ranger dans le creux de son aisselle, avec la même docilité que la toile de parapluie humide, quand on le referme.

Si j'étais fatiguée, je marchais, les mains encore savonneuses, je marchais sur l'allée de graviers qui devait bien mesurer quarante ou cinquante mètres et menait de la maison à la route. Je poursuivais la chienne en essayant de ne pas faire crisser le gravier mais il s'écrasait sous mes talonnettes avec un petit bruit de gifles répétées et j'imaginai que les troncs d'arbres qui bordaient l'allée avait emmagasiné, à la façon d'un magnétophone, dans leurs bandes d'écorce, la scène qui eut lieu ici, juste avant le mariage de mes parents, quand mon père joua à frapper ma mère du haut de l'allée jusqu'en bas et que mes grands-parents, restés perchés à la fenêtre du séjour, les doigts écartés et levés pour dire au revoir, regardèrent, sans oser manifester, la main du garçon qui giflait leur fille avec l'énergie et la régularité d'une roue à aubes. Ensuite, je pensais que le chemin de gravier était longé par deux abîmes que la chienne, elle, avait la force de franchir. Assise, enlevant les cailloux piqués entre mes doigts de pieds, je recensais les deux Enfers que je connaissais. Celui qui flambait et rôtissait, dans lequel on chutait comme quelqu'un qui a perdu l'équilibre et va se casser les poignets en tombant les mains en avant. L'autre Enfer semblait plus proche du parc de mes grands-parents, une simple bouche, l'enfer qu'un chien gardait, un chien aboyeur et attentif. Mais la chienne n'aboyait jamais. Elle écoutait les visiteurs chuchoter à la grille et comme s'ils étaient tous des conspirateurs, elle allait mordre puis elle remontait l'allée en trotant jusqu'à sa corbeille. L'osier crissait comme si la corbeille était encore neuve, comme si la chienne n'avait jamais réussi à lui imposer sa forme, la détendre, la modeler à son diamètre couchée. Elle mordit ainsi quatorze personnes au moins sans se montrer. On accusait un renard qui avait profité de l'ombre pour retourner se mettre à couvert. Et c'était tout à fait vraisemblable, un renard, ici, aux Essarts-le-Roi. Pourtant, jamais encore je n'en avais vus, de renards. Leur nom seul suffisait à m'effrayer et comme on parlait de la rage qui se transmet par la bave, je passais loin des traînées de limace, loin des plantes dont la feuille retournée brille trop fort, loin des toiles suffisamment solides pour supporter le poids de la rosée.

La chienne s'appelait Zorah. Mon grand-père l'avait baptisée ainsi parce qu'il était né en Algérie, exactement à Aïn-Beida. Sa grand-mère était sage-

femme, il me l'avait dit. Je savais qu'elle montait un âne pour aller accoucher les femmes dans la montagne, je savais que le couloir de sa maison était un endroit où les villageoises déposaient, quand elles avaient repris des forces, des poulets saignés, des bottes de menthe, des paniers d'oeufs, je savais que l'Algérie était un rocher brûlant, que les garçons trouvaient dans les oueds des pièces de monnaie romaine qu'ils s'échangeaient comme des billes et qui avaient pour eux autant de valeur. Et puis un soir, parmi les palabres d'après dîner, peut-être le même soir que celui où j'appris que le père de mon grand-père était spahi et que mon grand-père avait eu le croup dont il fut guéri par les prières de sa mère, ce même soir où mon vocabulaire s'enrichissait des trois mots prière, spahi, croup, mon grand-père raconta une histoire qui semblait effectivement lui être arrivée, qui n'était sûrement pas un mensonge, sinon ma grand-mère ne se serait pas donné la peine d'agiter les bras pour lui interdire de parler et de lever les yeux au ciel pour montrer combien elle était fâchée. A la fin de l'histoire mon oncle demanda s'il l'avait bien tringlée, la fille, et s'il connaissait toutes les ressources d'un canon de fusil. L'histoire se résume ainsi : mon grand-père est jeune, il fait son service militaire. Il vit depuis des semaines sous une tente kaki, dans le désert. Depuis cinq semaines, il ne sent sous ses doigts que l'épaisseur rugueuse de son uniforme, la moiteur de ses bottes quand il les retourne pour les vider des scorpions qui pourraient s'y être enroulés, la pâleur du pain, et la fraîcheur sonore de son quart sur les pierres rouges du feu. Au puits, un homme robuste, que son ventre rend obèse, lui propose sa fille en échange du fusil qu'il a imprudemment appuyé contre la margelle, le temps de manipuler les outres compliquées. Et l'histoire, finit ainsi, un ton plus haut, sans doute parce que le conteur se souvient d'avoir joui dans le sable, dans le sel, dans la terreur d'être traduit en cours martiale ou porté déserteur ou jugé comme traître pour avoir donné son fusil à un Berbère. Ensuite, le conteur recule sa chaise et le portrait de la fille, intentionnellement peut-être, n'est jamais tracé.

C'était peut-être là, pour mon grand-père, une jouissance éternelle, que de le garder en lui. Il suspendait l'histoire, il s'arrêtait à temps. Reculant sa chaise, peut-être il se souvenait de s'être retiré.

Je crois qu'on pouvait entendre ainsi l'histoire de la fille et du fusil. Et c'est ainsi, sans doute, que ma grand-mère la comprenait.

Sinon, pourquoi aurait-elle manifesté tant de dégoût rétrospectif et d'horreur d'être trompée ?

Mon grand-père a rapporté Zorah, un soir. Il a simplement dit qu'il l'avait recueillie. La chienne était presque totalement sauvage. Il fallait des gants de cuir pour la toucher sans morsure. Et les enfants (alors ma mère et mon oncle avaient peut-être quatorze et seize ans) qui se penchaient sur la corbeille, malgré l'interdiction, se relevaient en se tenant le nez. Ma mère

devint livide quand elle s'aperçut qu'un croc lui avait percé, de part en part, le cartilage, et qu'il s'écoulait de ce trou en forme de haricot blanc, deux ruisseaux de sang canalisés comme des jets de fontaine, dont l'un se déversait à droite et l'autre à gauche. De ce jour, la chienne eut droit au respect et fut baptisée comme une primadonna, La Zorah. Et ma grand-mère ajouta encore à ce nom le qualificatif de tisserande quand elle s'aperçut que la chienne, pour fuir la présence humaine, tirait jusque sur sa tête la couverture avec ses dents.

Ma grand-mère l'affirmait croisée de renard, mon grand-père ne disait rien. Elle n'était pas, comme les autres chiens, frivole et gourmande, prête à ramasser les moutons de la plinthe avec le poil de son dos pour du pain. Son tempérament ne l'avait pas préparée à se faire nourrir ainsi. Mon grand-père ne lui en imposait que par les gants de cuir et par le fer d'une canne dont il ne séparait jamais pour aller marcher dans les buttes qui s'élevaient derrière la maison, qui étaient couvertes de broussailles et de vieux murs construits par des charbonniers, de peur des serpents.